

## Témoignages d'élèves

### L'utilité de l'allemand sur le marché du travail

Si je tiens à parler de l'avantage qu'il peut y avoir à connaître l'allemand quand on cherche aujourd'hui du travail en France, c'est que, jeune diplômé possédant une double formation franco-allemande, j'ai pu constater moi-même dans quelle mesure l'allemand m'a été plus ou moins utile. Mais il s'agit là d'une expérience personnelle, et donc, elle n'a pas obligatoirement de valeur générale ; j'en fais simplement le témoignage.

Je vais d'abord présenter rapidement mon cursus, puis j'expliquerai comment j'ai cherché à mettre en valeur ma formation franco-allemande dans ma recherche d'emploi.

Après mon brevet (eh oui ! je remonte assez loin en arrière), je me suis décidé à suivre la formation « Abibac » au lycée Chateaubriand. Pour être tout à fait honnête, je ne me suis pas véritablement « décidé » : mes parents, professeurs d'allemand tous les deux, m'ont un peu poussé à suivre les traces de mon frère Erwan qui avait lui aussi bénéficié de cette formation. Cependant, je ne leur en tiens pas rigueur, je dirais même que je les en remercie aujourd'hui. En effet, ce cursus, qui a duré trois ans, m'a permis d'obtenir, en plus de mon baccalauréat scientifique, le baccalauréat allemand, le fameux *Abitur*.

Certes, ces années où il a fallu que je travaille d'arrache-pied ne furent pas des plus faciles et, sur le moment, j'aurais bien aimé être un lycéen « lambda », avec un peu plus de temps pour moi-même. Néanmoins, une fois les examens derrière moi, mon attestation de réussite en poche, quelle ne fut pas ma joie !

Par la suite, j'ai commencé un Deug d'économie et de gestion à l'université de Rennes, tout en faisant une classe préparatoire à l'ENS Cachan, au lycée Île-de-France (je suppose que mon dossier « Abibac » a favorisé mon admission dans cette classe où, à l'époque, l'anglais était pourtant

langue vivante 1 obligatoire...). À l'issue de deux années, j'ai décroché mon Deug d'économie et de gestion, mais hélas, j'ai échoué à l'ENS Cachan. Que faire par la suite ?

Mon objectif professionnel étant de trouver un emploi permettant d'allier mon goût pour la gestion à mon désir de valoriser d'une manière ou d'une autre ma connaissance de l'allemand, je préparai une maîtrise de gestion à l'Institut de gestion de Rennes (IGR) où je fus accepté. En effet, parallèlement à ce diplôme, l'IGR offrait la possibilité d'obtenir le titre de « *Diplomkaufmann* » de l'université de Kiel, avec laquelle l'IGR avait tout récemment signé un partenariat.

Pour cela, il fallait passer la deuxième année de maîtrise en Allemagne et « décrocher » là-bas dix *Scheine* faisant partie du *Hauptstudium* et touchant soit à la *Volkswirtschaftslehre* soit à la *Betriebswirtschaftslehre*. Finalement, après quelques pérégrinations, et non sans quelques difficultés, je réussis à obtenir mes *Scheine*, tout en validant ma maîtrise en France. Ceci n'aurait pas été possible sans le soutien de mon professeur de référence à l'IGR, M. Gauguin.

Il ne me restait plus qu'à oublier provisoirement la richesse du campus de Kiel et à compléter en France ma formation. Dans cette optique, je fis un DESS « Trésorerie » qui me permit, après six mois d'enseignement théorique et six mois de stage en entreprise, d'« apprendre » un métier concret.

Il était temps pour moi de trouver un emploi et de voler de mes propres ailes.

Mon stage de DESS m'avait déjà permis d'acquérir une expérience concrète. J'avais été pris au sein de RTL Group au Luxembourg, dans le département trésorerie. J'avais pu mettre en valeur, dans ma candidature, mes connaissances linguistiques, tant de l'allemand que de l'anglais (que je m'efforçais de perfectionner !). Le département trésorerie étant composé de Belges francophones qui ne connaissaient pas l'allemand, mais qui parlaient très bien anglais, j'imagine qu'ils étaient contents d'avoir un stagiaire qui puisse les aider en allemand le cas échéant.

Dans un premier temps, ce stage n'eut pas de lendemain et je dus chercher ailleurs. La chance me sourit assez vite : je fus embauché à Paris chez Legris Industries pour un CDD de six mois en trésorerie. Apparemment, l'allemand joua en ma faveur dans le processus de recrutement : mon cursus franco-allemand un peu atypique avait intéressé la personne menant l'entretien, même si, d'emblée, je fus prévenu que pour le poste à pourvoir, l'allemand me serait inutile... Ma chance fut peut-être d'être tombé sur des personnes ayant un bon souvenir (un vague souvenir ?) de l'allemand étudié au collège ou au lycée. Si mon expérience chez Legris Industries me fut très utile en matière de trésorerie, j'étais au regret

de constater que je régressais en allemand, n'ayant plus l'occasion de pratiquer la langue.

Aussi souhaitais-je vraiment trouver un emploi, dans le secteur financier, certes, mais où l'allemand jouât un rôle, au moins dans une certaine mesure. L'obstination était de mise... Compte tenu de la situation difficile du marché de l'emploi en France et de la situation prépondérante de l'anglais dans le secteur financier, j'orientai mes recherches vers le Luxembourg : l'économie y est florissante, la finance y occupe une place de choix, l'allemand (pour des raisons géographiques évidentes) y est un atout incontestable. En outre, j'y avais déjà accompli un stage et gardé des contacts.

Là encore, la chance me sourit et, en deux semaines, j'avais quitté Paris pour m'installer en colocation à Luxembourg, avant de commencer une mission de trois mois au Crédit Agricole. Le poste décrit lors de l'entretien était celui de comptable de fonds au sein d'une équipe où l'allemand était indispensable. C'est du moins ce que l'on me dit avant l'embauche. Mais quelques jours après, je dus me rendre à l'évidence : en raison d'un besoin urgent dans une autre équipe, on m'avait, au dernier moment, changé d'affectation. Et du coup, au lieu de devoir m'occuper du client allemand, j'étais affecté à une équipe où le principal client était anglais... et l'allemand superflu !

Finalement, dans ma quête « désespérée » d'un emploi dans la finance où l'allemand soit réellement utile, j'eus à nouveau de la chance. Mon ancien responsable de stage à RTL Group me contacta : il souhaitait renforcer son équipe et me proposait un CDD d'un an dans le département trésorerie. Très vite, ma décision fut prise. Je savais que l'allemand, en plus bien sûr de mes connaissances en trésorerie, me serait utile.

Qu'en est-il aujourd'hui, maintenant que je travaille depuis quelques mois chez RTL Group ? Je dirais que l'allemand me rend service, mais de façon très occasionnelle. Certes, il y a bien quelques conversations téléphoniques où je dois parler allemand ; ou encore quelques rares réunions où je peux glisser quelques phrases en allemand. Mais c'est bel et bien l'anglais qui est la langue pivot de toutes les réunions inter-filiales, lorsqu'il s'agit de communiquer avec des gens de diverses nationalités.

Plus qu'utile en soi, l'allemand, dans ma branche, constitue un atout. Un atout pour se démarquer lors des entretiens d'embauche. Un atout pour avoir des contacts privilégiés avec des interlocuteurs germanophones heureux de constater qu'un Français parle leur langue. Un atout enfin dans le cas où je déciderais de faire jouer la mobilité interne au sein du groupe et où l'allemand serait alors un « plus » indéniable. En fait, sans mon profil « allemand », rien ne dit que j'aurais été admis chez Legris Industries ou chez RTL Group.

Enfin, sans l'allemand, je n'aurais jamais pu rencontrer mon amie... anglaise, lors de mon séjour Erasmus à Kiel... en Allemagne. Mais ça, c'est une autre histoire !

Yann CALLOU (Abibac 1999)

## Deutschland und Frankreich

*La France et l'Allemagne sont deux pays bien différents de par leurs cultures. C'est l'histoire de deux pays qui se sont entre-tués, qui se sont haïs, mais qui ont appris à s'accorder. Aujourd'hui, nous vivons dans une Europe qui ne cesse de croître, où il faut apprendre à connaître les autres : chacun doit sortir de sa « bulle » nationale. Mon expérience en Allemagne m'a permis et me permet toujours de constater que nous avons le devoir de nous ouvrir aux autres et de communiquer avec eux. L'Europe de demain, c'est l'Europe de l'échange culturel.*

Pourquoi un échange ? Pourquoi un programme Erasmus ? Pourquoi ne pas rester tout simplement étudier en France ? Ces questions, beaucoup d'étudiants ou de lycéens se la posent. Une décision est malheureusement trop vite prise ; il est plus facile et moins cher de rester en France. Avant que vous ne soyez confrontés à ce problème, avant que vous ne vous soyez fait un jugement, laissez-moi quelques lignes pour vous convaincre que partir à l'étranger n'est pas une année perdue ou trop chère.

J'habite en Allemagne, plus précisément à Cologne, dans la vallée du Rhin, depuis septembre 2003. J'y fais mes études de droit franco-allemand. Le programme dans lequel j'ai été acceptée se divise en deux parties : deux années (ou trois) en Allemagne pour y étudier le droit allemand et deux années (ou trois) à Paris pour y étudier le droit français. Au final, le double diplôme en poche est de taille : une maîtrise de droit français et un LLM de droit allemand.

Quand je suis arrivée en Allemagne, je venais d'obtenir mon « Abibac ». Adieu le lycée, place à une vie totalement nouvelle. Nouvelle par son environnement, sa langue, sa gastronomie, sa culture... nouvelle aussi par l'apprentissage de l'autonomie intégrale.

Bien que très proche, l'Allemagne est un pays qui est loin d'être identique à la France. Le choc culturel pour moi a été relativement grand car je n'étais plus en vacances avec ma famille en Allemagne, je n'étais plus en voyage de classe avec les professeurs, non... désormais je vivais ici... et j'y vis toujours. J'ai donc dû apprendre, vite, à me débrouiller toute seule et c'est là que j'ai vraiment compris.

Avant, je me disais : « l'Europe, c'est important, c'est un échange permanent, il faut s'ouvrir aux autres ». Des mots, des phrases, mais rien de concret. Or, il y a deux ans, j'ai compris ce que ces mots voulaient vraiment dire. Il ne suffit pas d'aller dans un pays pendant les vacances pour pouvoir prétendre connaître la culture ; il ne suffit pas d'avoir appris cette langue à l'école, de se dire pro-Européen, de se dire ouvert d'esprit. Non, tout ceci ne représente qu'une infime partie de ce que vous pouvez imaginer. Connaître un pays, c'est connaître sa population, sa politique, sa vie quotidienne, sa gastronomie, ses problèmes, ses qualités et ses défauts. La connaissance des autochtones ne peut s'acquérir que par de nombreuses expériences dans le pays même. Un semestre peut suffire, mais le plus longtemps sera le mieux ; et sachez que cela vous apportera toujours quelque chose.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que des bourses sont distribuées tous les ans pour les étudiants en mobilité et que cela représente une aide substantielle. Les logements en Allemagne sont très confortables et, en général, moins chers qu'en France.

Connaître la culture d'un autre pays que le sien est une grande satisfaction. Devenir bilingue, avoir la chance de comprendre tout ce qui se dit est un cadeau qu'il ne faut pas rejeter.

J'ai appris aussi à regarder l'histoire d'un autre œil. Parfois il m'est arrivé de parler avec des personnes âgées ayant vécu la guerre par exemple. J'ai entendu alors un autre son de cloche, une autre douleur, un autre cauchemar. Traiter les Allemands de « sales Boches » ou rejeter l'Allemagne en s'appuyant sur des critères contestables comme le manque de beauté du pays, le peu de gentillesse des autochtones, la rigueur du mode de vie, l'absence de douceur de la langue, ce ne sont pas là réactions de personnes ouvertes d'esprit. *Et ceci vaut pour tous les autres pays !* Ce n'est pas en nous repoussant mutuellement que nous réussirons à construire notre Europe.

J'ai découvert combien les Allemands avaient souffert de leur histoire. Mettre la faute sur la population allemande d'aujourd'hui est une erreur. J'ai compris pourquoi certaines régions de l'Allemagne manquaient de « beauté », comme disent certains : la guerre n'a épargné personne, pas même les villes et les beaux monuments d'autrefois. Tout cela, j'ai appris à le comprendre en vivant sur place, en parlant avec les gens. Peut-être que si je n'avais pas participé à ce programme universitaire, je n'aurais rien découvert de tout cela, ou une infime partie.

Maintenant, je rêve en allemand et parle couramment. C'est la plus grande satisfaction que j'ai jamais eue. Un rêve qui s'accomplit et en même temps une joie de me dire que j'ai ouvert mon champ de vision. Pour moi, l'Europe ce n'est pas voter « oui » à la Constitution européenne, sans savoir de quoi il s'agit ni de quelle taille est l'enjeu : je ne vois pas

l'Europe comme un amas de pays. Le mot « Union » est la clé. Mais à quoi bon parler d'Union européenne si personne ne se donne la peine de s'ouvrir et de s'unir ? L'Europe est pour nous tous une chance. Nos grands-parents et même nos parents n'ont pas eu cette chance. De nos jours, les frontières sont ouvertes, alors profitez-en ! Il est devenu si simple administrativement d'aller étudier dans un pays étranger. De plus, cela apporte toujours des qualifications supplémentaires, il ne faut pas l'oublier !

Alors hésitez-vous encore ? Regardez plus loin que demain, allez chercher la satisfaction et l'enrichissement personnels. Vous reviendrez riches d'expérience, de souvenirs, et vous verrez les choses différemment.

J'entends beaucoup de personnes, qui ont maintenant la quarantaine et qui, encore étudiants, s'étaient lancés dans l'aventure, alors qu'à l'époque cela était dix fois plus difficile. Je les entends encore dire : « Ce furent les plus belles années de fac et sûrement les années les plus enrichissantes de ma vie. »

Donnez-vous un avenir, ainsi qu'à l'Europe des cultures. Ne restez pas dans votre bulle nationale. Rejeter l'inconnu n'est pas la solution. C'est par des comportements simples comme l'ouverture d'esprit, le goût de la communication, l'envie de découvrir que chacun posera une pierre pour construire ce bel édifice qu'est l'Union européenne. Notre avenir n'est plus basé en France, il doit s'étendre à de plus vastes horizons.

Et surtout, n'oubliez pas, l'Europe de demain, c'est l'Europe de l'échange culturel !

Olwenn CLEC'H (Abibac 1999)

Franco-anglaise de nationalité, Allemande par passion.



Nach meinem Abitur habe ich beschlossen, am Diplom zum Deutsch-Französischen Management der Universitäten Rennes 1 und Augsburg teilzunehmen. Ich wollte einfach die deutsch-französische Logik meines Studiums verfolgen und unbedingt BWL studieren. Dass es so ein Diplom in Rennes gibt war für mich eine riesige Chance.

Während des Vordiploms gab es eine « sprachliche Vorbereitung ». Natürlich war diese Vorbereitung nichts Außerordentliches für Studenten der Sektion *Abibac*. Landeskunde, Deutschunterricht, Einführung in die BWL auf Deutsch, Einführung in die VWL auf Deutsch. Ich habe trotzdem Spaß dabei gehabt. Es war aufregend, Kenntnisse mit anderen Studenten auszutauschen.

Ich habe mich dann ums Doppel-Diplom beworben. Das Abitur war dabei das « Plus », das die Professoren überzeugt hat.

Das Doppel-Diplom ist mit dem IUP Économie d'Entreprise kombiniert. Dieser Teil des Studiums hat mir nicht so sehr gefallen. Ich habe sehr viele Sachen gemacht, ohne richtig zu wissen, was ich machen wollte. Marketing, Finanzen... nicht meine Sachen. Dann habe ich ein Praktikum im internationalen Vertrieb einer Firma absolviert und habe mich sehr für die internationale Logistik interessiert. Ich bin überzeugt, dass ich da eine Funktion der Firma gefunden habe, die es ermöglicht, sprachliche Kenntnisse mit betriebswirtschaftlichen Kompetenzen zu verknüpfen.

In Augsburg habe ich mich im Bereich Produktions — und Umweltmanagement und Logistik spezialisiert. Mein Aufenthalt in Deutschland war ein tolles Erlebnis. Ich habe spannende Vorlesungen gehört. Die Professoren sind in Augsburg sehr kompetent. Die Seminare waren Herausforderungen, die mir viel gebracht haben. Ich hatte mehr freie Zeit und habe die benutzt, um Spanisch zu lernen, Programmierkenntnisse zu erwerben... Nebenbei habe ich für Herrn Fleischmann, den Inhaber des Lehrstuhls für Logistik und Produktion und den deutschen Direktor des Doppel-Diploms, als Hiwi gearbeitet. Ich war jeden Tag im Kontakt mit Forschungsfragen. Das war echt Spitze.

Die Uni Augsburg beschäftigt sich sehr mit Advanced Planning Systems und mathematischer Modellierung. Ich habe gedacht, es wäre nicht für mich, da ich schlecht in Mathe war. Ich habe mich aber dafür begeistert und bin sogar viel besser in Mathe geworden.

Ich bin Anfang September zurückgekommen, um den Master für Logistik der Uni Rennes zu machen. [...]

Ich freue mich riesig, dass ich in Deutschland so viel mehr erlebt habe. Das habe ich alles dem Abibac zu verdanken. Ich schreibe zur Zeit meine Diplomarbeit der Uni Augsburg zu Ende. Vielleicht werde ich in Dezember 2005 schon Diplom-Kauffrau sein.

Ich bin nicht überzeugt, dass mein Studium mir einen echten Vorteil für den französischen Arbeitsmarkt bringt. Ich finde, die französische Wirtschaft ist immer noch in einer « franco-français » — Logik gefangen. Ich habe mir aber internationale Möglichkeiten eröffnet und habe bis heute sehr viele Ausländer getroffen, die am Anfang überzeugt waren, ich wäre keine Französin. Durch meine interkulturellen Erlebnisse bin ich sehr offen geworden und viele denken, dass ich die französische Mentalität nicht vertrete.

Als ich die Studenten des Masters getroffen habe, war ich sehr überrascht. Einige sind fürs Studium nie im Ausland gewesen und alle sind erstaunt festzustellen, dass ich vier Sprachen kann ! Die Ausländer sind viel weiter gekommen. [...]

Zum Schluß kann ich nur sagen, dass ich dank dem Abitur ein wunderbares Erlebnis gemacht habe. Ich bereue nichts und würde alles genau so wieder tun, wie ich es gemacht habe. Den Schülern der Sektion kann ich nur empfehlen, die Möglichkeit eines Doppel-Diploms nicht zu ignorieren. Noch wichtiger ist aber, dass sie ihre Entscheidungen selber treffen und sich nicht von ihrer Umgebung beeinflussen lassen (Schule, Eltern). Nur so kann man sich im Studium richtig entfalten.

Tiphaine FINET (Abibac 2001)



Arbeitsintensiv, erlebnisintensiv... einfach intensiv ! So ist für mich das Abibac ! Dadurch habe ich gelernt, 100prozentig zu leben. Dieses Prinzip verfolge ich seither weiter, ohne es in Frage zu stellen !

Ohne das Abibac wäre ich gewiss nicht da, wo ich jetzt bin ! Kein anderes Programm hätte mir die Möglichkeit gegeben, ein naturwissenschaftliches Baccalauréat zu absolvieren und gleichzeitig soviel von einer Sprache, einem Land und einer Gesellschaft zu lernen. Politikwissenschaft „Sciences-Po“ wollte ich schon längst vor dem Lycee studieren. Während des Abibacs wurden meine Zukunftspläne immer deutlicher. Mit der deutschen Sprache wollte ich auf keinen Fall aufhören, so dass nur ein deutsch-französisches Doppeldiplom in Politikwissenschaft in Frage kam. Meine Wünsche konnte ich zum Glück verwirklichen und absolvierte den vierjährigen Doppeldiplomstudiengang des „Sciences-Po“ Lille und des Instituts für Politikwissenschaft Münster. Diese Wahl habe ich bisher nie bereut ! Genauso wie das Abibac in Chateaubriand war meine Studienzeit in Deutschland und Frankreich trotz der intensiven Arbeit wunderschön !

Inwiefern mir das Abibac dabei geholfen hat ? Ganz einfach : Volle Stundenpläne und Fächervielfalt waren mir nicht unbekannt ! Die durch das Abibac stark geförderte Weltoffenheit habe ich im Studium noch vertiefen können. Dank der sehr interessanten Geschichtskurse der Abibac Sektion war ich nicht nur mit der französischen, sondern auch mit der deutschen und internationalen Geschichte vertraut, was sich als große Hilfe erwies. Aufgrund der im Abibac erworbenen Deutschkenntnisse habe ich in Münster zwei tolle Jahre verbracht !

Und jetzt ? Jetzt bin ich in Großbritannien gelandet, Oxford ist die aktuelle Etappe meiner Europatour (Für die Promotion könnte es dann

Italie sein...). Ich absolviere gerade ein „*Master of Science in Forced Migration*“. Migrations — und Integrationsangelegenheiten sind nämlich seit ein paar Jahren zu meinem akademischen, praktischen und sozialen Schwerpunkt geworden. Nicht zuletzt mein Pflichtaufenthalt in Deutschland in der Seconde und die dortige Auseinandersetzung mit der Problematik der Spätaussiedler und der türkischen Minderheit haben meine Wahl beeinflusst !

*Last but not least*, möchte ich einen für mich sehr wichtigen Punkt erwähnen und zwar die Bedeutung der menschlichen Erfahrungen, die ich während des Abibacs, sowohl in der Klasse als auch im Internat, gemacht habe. Daraus sind sehr starke Freundschaften entstanden, die auf keinen Fall zur Vergangenheit gehören, sondern voll und ganz Teil meines heutigen und zukünftigen Lebens sind.

Wegen all dieser intensiven Erfahrungen ist die Teilnahme am „Abibac Erlebnis“ eine außerordentliche Chance in meinem Leben gewesen !

Clotilde GINER (Abibac 2000)

### **Abitur, abîme et turpitudes ?**

Titre provocateur pour le moins, quand on sait que j'ai passé trois années en section « Abibac » Témoigner de mon expérience en *Abitur*, c'est, tout d'abord, triompher du préjugé associant *Abitur* et baignade ! « Abibac » serait avant tout « Abi-baignade ». Jeu de mots certes facile, mais qui a marqué ma démarche abiturienne. Première rencontre avec cette section : la tentative de découragement de mon professeur d'allemand de collègue : « L'*Abitur*, il faut que tu le saches avant de t'engager, c'est le baignade. » Cette assimilation, qui est avant tout dissuasion, oublie un détail essentiel : si le baignade est coercition, l'*Abitur* est choix de vie, du moins d'une tranche de vie. Le baignade, on fait tout pour s'en évader ; l'*Abitur*, on fait tout pour y rester. Le seul point qui peut rapprocher baignade et *Abitur* (il ne faut pas le nier) c'est le travail ! Mais ma formation philosophique m'oblige à distinguer le travail avilissant du prisonnier et le travail enrichissant de l'élève *Abitur*. Pourquoi l'« Abibac » est-elle une formation aussi exigeante ? Tout simplement parce qu'elle est formation simultanée de deux diplômes. Mais avant tout, elle est ouverture à une nouvelle culture, à un autre système éducatif.

Cette ouverture n'est pas pour autant confrontation directe, plongée en apnée solitaire et dangereuse dans une mer étrangère ; bien au contraire,

elle est conduite accompagnée, étape par étape, vers ce but original et tant attendu qu'est l'*Abitur*... Mais cela étant, ces propos sont tenus 7 ans après le mois de septembre 1998, date marquant mon entrée en *Abitur*, l'appréhension ayant laissé place au recul. Je me souviendrai toujours de ces premiers jours : angoissée, persuadée que les 35 autres élèves étaient tous germanophones sauf moi ; j'avoue que la présence, les paroles, les conseils des professeurs *Abitur* avaient quelque chose de rassurant. Savoir que jusqu'au début de la terminale, le *Harrap's* aurait le droit d'être mon meilleur allié, se dire qu'on pouvait compter sur les professeurs allemands et français, tout cela aidait à se sentir plus en confiance dans ce lycée/ Gymnasium où j'allais passer trois ans nuit et jour, internat oblige !

Alors que dire de ces trois années, une fois l'appréhension dépassée et surpassée ? Les raconter semaine par semaine, mois pas mois n'aurait pas grand intérêt. Je pense, pour ma part, que quelques anecdotes sont parfois beaucoup plus parlantes qu'un récit froid, « bateau » et, pour tout dire, peu significatif. La première (maintenant j'en ris, à l'époque, disons que j'en riais moins !), c'est une longue liste (des pages et des pages) de vocabulaire ayant trait à la religion. C'est peut-être étonnant, mais un mot de cette liste est resté gravé dans ma mémoire, ce mot qui résonnait à l'époque comme un grand mal était tout simplement « la carence au clergé ». Cela prête à sourire, mais, je tiens à le dire, l'*Abitur* n'est pas que ça... L'*Abitur*, c'est aussi faire le pont entre plusieurs cultures, et plusieurs époques. Pour preuve la participation dans le cadre du cours de géographie à un concours sur l'euro où, paradoxalement, j'ai beaucoup appris sur la monnaie bretonne. Mais, bien entendu, le rôle de l'*Abitur* est surtout de nous faire connaître la civilisation allemande, voire de nous faire vivre « allemand » : échanges multiples, voyage à Cologne, *Weihnachtsfest* en sont autant de manifestations...

La *Weihnachtsfest* est d'ailleurs ce qui témoigne de l'ambiguïté inhérente à la section : section sélective, festive, mais aussi un peu à part. La *Weihnachtsfest*, du moins à l'époque, était une fête *Abitur* entre « Abiturs » pour « Abiturs » pendant que les « non-Abiturs » étaient en cours. C'est peut-être un des rares points noirs de la section et un des rares regrets que j'ai : la ligne de démarcation entre les « intellos-bosseurs » (préjugé donc, par définition, faux !) et les « autres lycéens ». On arrive bien heureusement à la traverser pour se faire de vrais et bons amis, mais cela, au prix de grands efforts : eh oui ! un *Abitur*, ça s'amuse, ça sait faire la fête et parler d'autres choses que de cours. Après tout, il parle bien assez en cours car l'*Abitur* est le règne de l'oral, de la prise de parole autant en littérature qu'en histoire-géographie (particularité allemande : les deux disciplines sont distinguées). Les cours de littérature allemande ont été pour moi l'occasion de nombreuses et belles rencontres marquantes : Goethe et Faust, Max Frisch et Walter Faber, autant d'écrivains et de

personnages qui m'ont accompagnée à leur manière, et médiatement, vers mon amour de l'allemand et de la philosophie. Certes Frisch, Goethe ne sont pas d'authentiques philosophes, mais ils m'y ont conduite petit à petit. Mon amour pour la philosophie allemande, je le dois certes aux philosophes eux-mêmes, mais aussi et surtout à l'*Abitur*, qui m'a offert l'immense cadeau de pouvoir les lire dans le texte.

Merci Madame Callou pour les fameux « 3 B » (Brecht, Borchert, Böll) et les « *typische Merkmale der Kurzgeschichte* », merci Madame Lohmann (vos lectures philosophico-littéraires m'ont toujours impressionnée et passionnée), merci Madame Köhler (la perspective allemande de l'histoire est un enrichissement à nul autre pareil !), enfin merci Monsieur Joslyn (votre humour décapant est sans appel) !

Raphaëla JANVRIN (Abibac 2001)



Le tout premier contact que j'eus avec l'Allemagne se fit lorsque j'étais en CM2, dans le cadre du jumelage de ma commune avec la petite ville d'Uttenreuth, près de Nuremberg. Ma famille recevait une jeune Allemande, Edina, et son professeur, Monika. Je me souviens m'être formidablement bien entendue avec elles deux, en dépit du fait que je ne parlais pas encore allemand à cette époque, à l'exception des quelques mots et expressions d'usages courants du type « *Guten Tag* », « *Gute Nacht* », « *Danke* », « *Ich heiße Coline* »... L'année suivante, et dans le cadre de ce même jumelage, c'est moi qui allai passer une semaine à Uttenreuth. C'était le premier séjour de ce type que j'effectuai, et j'ai eu la chance de me retrouver dans une famille extrêmement accueillante.

Il faut croire que ces deux expériences de jeunesse m'ont très favorablement influencée, parce que non seulement j'ai choisi, suivant ainsi l'exemple de mon grand frère, l'enseignement de l'allemand comme première langue vivante au collège, mais j'ai par la suite intégré la filière « Abibac » du lycée Chateaubriand. Cette dernière étape a été, je peux le dire sans exagération, décisive dans ma vie. J'y ai découvert un véritable goût pour la langue allemande, l'Allemagne et tout ce qui y était lié, mais également une ouverture sur le monde entier et une envie de regarder vers d'autres horizons que je ne possédais pas jusqu'alors dans de telles proportions. Et en même temps que ces confrontations nouvelles me permettaient de prendre du recul par rapport à de nombreuses choses (à commencer par mon pays, la France) et à gagner en esprit critique,

j'ai eu la chance de recevoir l'enseignement de professeurs allemands qui m'ont offert des opportunités incroyables. C'est ainsi que j'ai pu participer, au cours de l'été 2003, à une session de la *Deutsche Schüler Akademie*, une sorte d'académie d'été en Allemagne : j'y ai rencontré de jeunes Allemands intéressants et intéressés, sympathiques et ouverts d'esprit, avec qui j'ai encore des contacts aujourd'hui ; ce furent parmi les deux plus belles semaines de ma vie.

De même, c'est en arrivant dans la section « Abibac » que j'ai vu mon projet professionnel se former réellement : j'y ai découvert mon attrait pour les sciences politiques. En effet, la formation dispensée et l'obtention du diplôme de l'*Abitur* dans la foulée du baccalauréat m'offraient des perspectives inespérées. J'ai pu par exemple tenter ma chance à l'entrée de certains instituts d'études politiques en passant par des procédures prenant en compte ce genre de formation internationale et menant à des filières spécialisées, ou encore poser ma candidature pour des cursus de droit franco-allemand requérant un niveau de langue que j'aurais été loin de maîtriser à l'issue d'un cursus classique... C'était à la fois une chance et une suite logique pour approfondir les acquis de l'*Abitur* et continuer à suivre une voie de plus en plus internationale. Car il était devenu clair pour moi qu'il s'agissait bien du domaine dans lequel je souhaitais évoluer professionnellement. Enfin, je dois ajouter qu'intégrer la section « Abibac » a également contribué à me permettre de suivre en terminale, après avoir tâtonné dans la voie scientifique en première, la filière du baccalauréat qui me plaisait le plus et dans laquelle je savais pouvoir m'épanouir au mieux, à savoir la filière littéraire ; il me semblait en effet que dans la France actuelle, qui (ô combien malheureusement !) a une très nette tendance à dénigrer les bacs littéraires au profit des bacs scientifiques, posséder l'*Abitur* serait indéniablement un argument de poids donnant une toute autre valeur à un bac L.

En définitive, parler couramment allemand, être aujourd'hui étudiante en sciences politiques franco-allemandes, me mouvant dans une atmosphère pluriculturelle et plurilingue et ayant des perspectives personnelles et professionnelles presque plus belles que celles dont j'aurais jamais pu rêver... je ne peux faire autrement que de reconnaître en toute sincérité devoir énormément à ma rencontre avec l'Allemagne, et, l'un étant une conséquence de l'autre, tout particulièrement à l'*Abitur*. Sans ces rencontres, ma vie aurait très certainement été bien différente... et combien moins passionnante !

Coline HOULON (Abibac 2005)



Plus que des données quantifiables et directement exploitables pour la suite de mes études, mon passage dans la section « Abibac » m'a laissé des impressions qui ont contribué à modifier ma perception de l'Allemagne, de l'enseignement français et des études en général.

Je me souviens ainsi de notre premier cours d'histoire, en seconde, ou plus exactement des quelques minutes le précédant : Frau Köhler nous parlait déjà allemand dans le couloir, nous indiquant de la sorte que l'immersion dans cette langue dépasserait le cadre des cours.

S'ensuivirent des constatations tout aussi dépaysantes que ce premier contact. Les tables étaient notamment disposées « en U », aménagement censé faciliter la communication au sein de la classe, et qui témoigne de la conception allemande du déroulement d'un cours : les élèves sont amenés à participer davantage, à débattre entre eux, plutôt qu'à écouter un cours magistral ou à répondre aux questions du professeur. Autre différence, qui peut surprendre des lycéens : comme à l'université ou en classes préparatoires, les cours d'histoire et de géographie ne sont plus assurés par le même professeur dans la mesure où pour les Allemands, et selon les mots de Herr Joslyn, ces matières correspondent à deux enseignements aussi distincts que peuvent l'être ceux du latin et de l'éducation physique. De même, en suivant pendant près de six semaines des cours en Allemagne, à l'issue d'une année de seconde raccourcie à dessein, j'ai pu me rendre compte que la physique et la chimie étaient également enseignées chez nos voisins par des professeurs différents.

Un autre aspect enrichissant de ces années où j'ai suivi une formation franco-allemande de qualité tient aux nombreuses rencontres avec des Allemands de tous les *Länder* que j'ai pu faire à l'occasion de séjours ou d'échanges pour partie facilités par les professeurs : il ne s'est pas passé une de mes trois années de lycée sans que je ne parte au minimum deux semaines en Allemagne, et nous avons accueilli en cours près d'une cinquantaine de correspondants, pour des durées allant de quelques jours à plusieurs mois. Leur présence dynamisait la classe et nous permettait d'entendre différents accents.

Cette familiarité avec la culture allemande, acquise de la seconde à la terminale, est inséparable d'une expérience allant au-delà de l'enseignement dispensé au lycée, ce qui constitue finalement un des apports les plus essentiels de mon passage dans cette section. Il m'a donné le goût de ne pas me satisfaire de ce qui est immédiatement donné.

Guillaume LE COR (Abibac 2003)



Tout d'abord, et c'est probablement ce qui ressort de tous les témoignages, je dois avouer que mon passage en section « Abibac » fut une expérience très riche, comportant de nombreux aspects positifs... et d'autres qui le sont moins.

Ce qui m'a enthousiasmée avant tout, c'est l'apprentissage de l'allemand, le bonheur de pouvoir penser sans difficultés (linguistiques du moins) dans une autre langue, ce qui est un sentiment absolument fantastique. Cette langue m'est devenue familière, grâce aux nombreux voyages en Allemagne et en Autriche que j'ai pu entreprendre, en partie dans le cadre de la section, mais aussi grâce aux nombreuses heures de cours en allemand où l'on peut, si on le souhaite, prendre souvent la parole. Connaître l'allemand, cela revient à développer des liens particuliers avec les Allemands, car ils sont toujours agréablement surpris qu'on connaisse bien leur langue et même leur culture. C'est un excellent moyen d'intégration, qui est également précieux dans d'autres contextes à caractère international (chantier de travail par exemple).

J'ai beaucoup aimé aussi, ce qui est complémentaire, la découverte de l'Allemagne d'une façon privilégiée proposée par la section, particulièrement grâce au voyage en seconde (ma famille d'accueil est devenue une seconde famille pour moi, nous nous voyons encore régulièrement) ; grâce aussi à la participation au parlement franco-allemand des jeunes en 2003 : toute la classe a passé une semaine à Berlin au cours de laquelle nous avons pu réfléchir sur le devenir des relations franco-allemandes, rencontrer des jeunes de France et d'Allemagne (en majorité, il est vrai, se sentant assez peu concernés par cette manifestation, mais c'était pour beaucoup en raison des difficultés d'organisation de ce premier parlement) et partager notre expérience sur les échanges entre ces deux pays ; grâce à l'accès à la *Deutsche Schüler Akademie* qui représente pour moi deux semaines extrêmement intéressantes : cette académie d'été rassemble pendant dix jours une centaine de jeunes venant de toute l'Allemagne et quelques-uns de l'étranger ; des cours sur des thèmes non-scolaires sont dispensés, et une large place est laissée aux activités les plus diverses (chorale, danse de salon, théâtre, handball, jonglage, littérature chinoise...) proposées par les participants et les encadrants eux-mêmes.

D'autre part, j'ai vraiment apprécié une scolarité présentant quelques caractères allemands (la *Weihnachtsfest*, le lien entre les différentes promotions...) mais moins l'amplification de quelques défauts du système français, due au caractère « élitiste » de la section (focalisation des élèves sur le travail scolaire davantage que sur des valeurs plus culturelles, plus proches de l'esprit d'échange franco-allemand). Même si la volonté originelle n'est pas de faire de l'« Abibac » une section élitiste,

l'esprit d'émulation qui y règne, ainsi que l'ambition (que je ne condamne pas nécessairement) des élèves font que l'ambiance est particulièrement studieuse.

Dans la même lignée, j'ai aimé le contact avec certaines matières en langue allemande, et en particulier avec la littérature allemande, mais à mon goût de façon trop peu ambitieuse. Il est hélas vrai que de nombreux élèves de la section n'éprouvent qu'un intérêt modéré pour l'allemand... Toutefois, limiter le recrutement à ceux qui éprouvent un réel intérêt pour la section, et pas seulement pour sa bonne réputation, réduirait largement les effectifs et serait contradictoire avec l'esprit d'ouverture qui est une valeur fondatrice de la section. Et finalement, le diplôme n'est-il pas délivré à une écrasante majorité d'élèves ? Mais justement, ne faut-il pas alors s'interroger sur la valeur de ce diplôme ? Le niveau de la majorité des élèves est probablement très supérieur à la moyenne nationale, tous ont beaucoup travaillé pour cela, mais j'ai le sentiment qu'il n'est pas encore assez élevé dans l'ensemble. Cela dit, je dois reconnaître que mes critères peuvent être trop exigeants et que, à l'époque où j'ai formulé ce jugement, c'est-à-dire pendant mes années de lycée, mon point de vue était assez peu objectif. Mais cette impression perdure.

Je n'en dirai pas davantage car ceci ne doit pas se transformer en un panégyrique de la section. C'est vraiment bien qu'elle existe, et je n'oublierai jamais que j'ai été incroyablement heureuse en apprenant que j'étais acceptée en seconde, pour des raisons que je juge, deux ans après avoir passé l'*Abitur*, toujours valables ; si j'ai été quelque peu déçue par une grande partie des élèves, je reste persuadée qu'elle est un excellent moyen de remédier à un certain manque d'ouverture d'esprit. Si vous en avez l'envie et la possibilité, n'hésitez pas, engagez-vous !

Lucie LE GALL (Abibac 2004)



L'ouverture à la langue et à la culture d'un autre pays est une grande chance. Pouvoir le faire quand on est encore jeune, plein d'énergie et de soif d'apprendre en est une autre. Une troisième chance est de pouvoir le faire en ayant comme guides des enseignants passionnés, véritables « passeurs de culture ». Le temps qu'il faut pour cela (car il en faut bien plus que les 3 heures hebdomadaires que le système scolaire français « offre » d'habitude aux élèves), la section « Abibac » nous a permis

de le prendre, parfois en serrant les dents, mais le plus souvent avec bonheur. Et il y a de quoi être fier du résultat, à une époque où l'allemand est en chute libre parce qu'il est beaucoup moins « sexy » que l'espagnol, par exemple, que c'est une langue « dure », « gutturale », « difficile » (les idées reçues sont tenaces !). La section « Abibac » a été pour moi le lieu de la découverte d'une manière d'apprendre différente, moins magistrale, d'un autre regard sur l'histoire et, surtout, de la littérature allemande. Et à mon tour, j'ai eu envie d'essayer de transmettre le bonheur de découvrir la langue et la culture allemandes.

Natacha RIMASSON-FERTIN (Abibac 1995)

*Natacha Rimasson-Fertin enseigne l'allemand à l'université Paul Valéry-Montpellier 3. Elle termine une thèse sur les contes des frères Grimm.*